

## La grande tâche

Jean-Pierre Lorange

---

Volume 37, numéro 5 (221), octobre 1995

Après les lyriques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32340ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Lorange, J.-P. (1995). La grande tâche. *Liberté*, 37(5), 21–31.

JEAN-PIERRE LORANGE

## LA GRANDE TÂCHE

*J'eus un rêve : le mur des siècles m'apparut. (...)  
Je voyais là ce Rien que nous appelons Tout ;  
Les rois, les dieux, la gloire et la loi, les passages  
Des générations à vau-l'eau dans les âges ;  
Et devant mon regard se prolongeaient sans fin  
Les fléaux, les douleurs, l'ignorance, la faim,  
La superstition, la science, l'histoire,  
Comme à perte de vue une façade noire.*

Victor Hugo

L'espèce humaine ne me fait plus rire, sinon d'un rire grinçant, semblable à une suite fatiguée de soupirs. J'ignore combien de temps cela durera, combien de temps il me sera possible de résister ainsi, et de me supporter moi-même, mais pour l'instant le sentiment qui m'étreint le plus fortement est le dégoût. Encore que le plus difficile, face à l'horreur et à l'absurdité qui sévit autour, soit de n'en être ni responsable ni victime ; qu'un pur et vain spectateur.

Babel : ô le panorama suprême qu'ils y gagneront. Malgré le divin anathème, malgré les langues, les races, les nationalités, les religions, les systèmes économiques, le même entêtement stupide, la même bêtise anime les hommes partout, des banquises de l'Alaska jusqu'aux

forêts amazoniennes. Car l'Idée est toujours là qui domine un ciel blafard d'ennui. L'Idée mortelle de Dieu bien sûr, qui travaille les hommes depuis des millénaires. L'Idée qui est vite devenue l'Idéal, à savoir le modèle à partir duquel les hommes ont voulu se mesurer, tout mesurer, vivre. Cette volonté qui compte, pèse, tranche, écrase, piétine. Cette volonté de tout saisir, de tout comprendre, de tout dominer. Cette volonté qui fera passer à un homme toute sa vie dans un laboratoire à éventrer des rats et à disséquer des grenouilles.

Non, je ne crois pas que la série apparemment continue des actions humaines puisse un jour aboutir à une apothéose du genre humain. Je ne crois pas à la ruse de la raison. Je ne crois pas que le sens du désir d'une femme s'épuise dans la reconnaissance de l'image maternelle. Je ne crois pas qu'un homme sans travail est un homme qui a perdu sa dignité. Je ne crois pas que l'espoir d'allonger mes jours me rende plus heureux. Je ne crois pas que de me brosser les dents les empêchera de pourrir.

Il m'apparaît souvent, en une vision angoissante et désespérée, que l'histoire n'est pas une marche progressive dont le but serait d'ouvrir la conscience du genre humain, mais plutôt une course frénétique destinée à s'en débarrasser. Nous appelons « instinct » ce qui régit la quantité d'actions que les animaux accomplissent d'une manière plus ou moins cyclique. Or, pour nous, ces mêmes actions nécessitent un long dressage, une patiente éducation. Mais qui nous dit que l'instinct des animaux n'est pas, plutôt qu'une forme primitive d'existence, un aboutissement ; le terme d'un long, pénible et savant apprentissage ? Qui nous dit que la conscience, qui fait notre gloire et notre malheur, n'est pas elle-même une forme primitive d'existence vouée à disparaître, tels

---

ces objets manufacturés que de nouveaux modèles plus perfectionnés rendent périmés ?

Un même mouvement anime les hommes : partout ce qu'on veut, c'est régler, résoudre, taire, calmer, panser, c'est-à-dire en finir. En finir avec la conscience. « Science sans conscience », c'est peut-être cela le *Savoir Absolu* : un instinct, une série d'actions efficaces qui valurent la peine d'être codifiées, normalisées, régularisées, puis répétées jusqu'au point de devenir automatiques. Le comportement de ceux qui ont trouvé les réponses ultimes à leurs préoccupations, qui ont trouvé des modes d'existence « parfaits », dans la mesure du moins où ces modes d'existence seraient parvenus à satisfaire leurs désirs et leurs besoins, mieux : à faire en sorte qu'ils aient réduit leurs désirs à leurs besoins.

L'homme est en quête d'un instinct. L'instinct sera acquis lorsque les exigences de la grégarité se seront inscrites en chacun de nous. Car l'instinct est d'abord un comportement grégaire, spécifique, propre à une espèce, avant d'être celui d'un individu. Avec le temps, avec la prolifération des connaissances et des lois de toutes sortes, destinées à assurer l'unité et la cohésion sociales — ajoutée à cela : la peur grandissante des peines, car derrière la loi se profilent toujours le bras, la main, le poing qui menace de frapper —, les hommes agiront enfin conformément à leur *Idéal*. Un jour, ils auront bouffé la loi<sup>1</sup>. Ce jour, rien ne les distinguera plus des bêtes. Il aura seulement fallu quelques milliers d'années pour qu'ils aient enfin acquis un « instinct » comme les autres animaux.

Ils ont le nombre, ils ont la démocratie : des fauves aux microbes, des étoiles aux particules, nul ne leur

---

1. Car, derrière toute règle, toute loi : l'abdication de la pensée.

résistera. Travailleurs infatigables, ils produiront les biens utiles au maintien (toujours provisoire) de l'espèce ; la médecine, qui, jusque-là entêtée, aura avoué son impuissance, réussira à achever ses connaissances en une pratique facilement enseignable ; le code génétique sera remplacé par le code civil ; les amants, trop subversifs, feront enfin l'amour comme il se doit, une fois l'an, dans l'unique fin de procréer ; l'État se chargera des enfants dès leur naissance ; tous les excès seront contrôlés ; chaque citoyen sera muni d'une caméra vidéo et, grâce à un système lucratif de dénonciation, deviendra membre de la police ; l'art, qui aura fini par désabuser l'élite à laquelle il s'était finalement résigné puis réservé, retrouvera les masses et se contentera d'accompagner leurs travaux en stimulant leurs efforts ou, agrément nécessaire pour que le message publicitaire passe, servira simplement, comme c'est déjà le cas, à la vente de n'importe quel produit de consommation ; le savoir sera *absolu* et, toute question désormais inutile, ils pourront enfin se reposer d'avoir été si longtemps les portefaix de la conscience.

« La terre sera alors devenue exigüe, on y verra sautiller le Dernier Homme qui rapetisse toute chose<sup>2</sup>. »

Ainsi, tout autour, ces milliards d'hommes affairés poursuivent-ils la « grande tâche » : libérer l'homme de sa conscience. Ensemble ils sont unanimes : animés par l'Un. Ce dont témoignent ces images martelées, répétées, muettes et fugitives que nous transmettent sans répit les médias. Dans cet univers « médiatique », chaque minute surgit une donnée, jusque-là ignorée, qui bouleverse nos connaissances et nos interprétations, mais il ne s'agit pas seulement de données au sens formel, il s'agit de revendications, d'émotions, d'actions pressantes et pressées, il

---

2. Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduit par G. Bianquis, Paris, Aubier, 1968, p. 61.

s'agit à chaque minute de voir (mais voir n'est pas comprendre) tous les visages possibles du monde dans une confusion qui ne peut plus être extirpée de la réalité. Cependant, il ne faut pas se laisser abuser par une telle confusion, car à ce chaos des actions humaines répond une prolifération de lois et de mots d'ordre destinés à renforcer l'idéal d'une société homogène et sans conflit. Qu'on ne s'y trompe pas : bien qu'apparemment il y ait un paradoxe, la « mondialisa-tion » et la montée des nationalismes obéissent à une même force d'homogénéisation, à un même *Idéal*. Toutes deux visent une société homogène, l'une par l'assimilation de l'Autre, l'autre par son exclusion.

Le monde n'a peut-être jamais autant défié les aspirations de la raison à le saisir et à lui donner un sens. Mais le monde n'a peut-être jamais été autant en accord avec cet idéal de raison qui nous aveugle au point de ne plus le reconnaître là où il se manifeste le plus violemment. Ce que les médias nous montrent n'étant toujours rien d'autre qu'un miroir, grossissant et déformant, de nous-mêmes, de notre raison devenue folle de savoir. C'est que nous sommes encore trop habitués à opposer la raison à la folie, au désordre et à la démesure. Ou encore à faire de cette démesure un masque pris par la raison afin d'arriver à ses fins (la fameuse « ruse de la raison » de Hegel). Or ce que (se) cache la raison, incapable de s'apercevoir dans son contraire autrement qu'en s'y retrouvant elle-même, incapable de voir dans le désordre autre chose que l'ordre qui s'y dissimulerait, n'est pas son avènement sous la forme d'une conscience absolue (l'esprit absolu), enfin détachée de l'erreur et de la démesure, mais son abolition pure et simple.

Les *Lumières*, aujourd'hui celles des projecteurs, ne révèlent plus qu'une monstruosité commune, frénétique et insensée, et la critique sait qu'elle ne peut plus *ration-*

*nellement* entreprendre la contestation d'un mouvement dont elle est elle-même issue. La critique sait désormais qu'elle doit lutter contre elle-même, contre cette raison qui veut tout réduire à ses fins. Elle sait que la Raison, qui veut des principes, des règles, des lois et des mesures, ne repose sur Rien, est elle-même sans raison. La Raison est sans raison, tous le savent. Toute loi est illégitime, nul n'est censé l'ignorer. Il n'y a jamais eu de pacte social, aucun contrat n'a été signé. Mais ce savoir ne pourra jamais servir une cause, puisqu'il est sans effet. La Raison n'est pas rationnelle ni même raisonnable, elle est celle du plus fort. Or le plus fort aujourd'hui, qu'est-ce que c'est ? Quelle est cette chose qui, agissant en nous comme un impératif, mobilise tous nos efforts et nous pousse à admettre cette frénésie vide où s'engouffrent nos vies ?

La seule image adéquate du monde trouve sa représentation dans ces toiles de Géricault ou de Delacroix, où l'on voit des masses de corps fiévreux et blêmes s'entasser et s'empiler les uns sur les autres. Corps peints qui s'embrassent et s'enlacent dans un élan mortifère, mais où cependant la chair grise et nue semble encore animée du désir de se joindre et de s'unir, de s'aimer. Voilà ce que le romantisme hallucinait dans ses œuvres et qui se concrétise au XX<sup>e</sup> siècle. Seulement, aujourd'hui, l'État se chargeant dès l'enfance de fixer nos idéaux, nos valeurs et nos buts, c'est désormais chacun pour soi que nous marchons vers la mort ; dans l'ignorance et l'insouciance du monde que secoue le grouillement innombrable de notre espèce. Ainsi, comme un miroir suspendu dans le décor de nos vies, la *conscience* se révèle-t-elle dans sa pure insignifiance, aussi futile qu'un soupir dans une bruyante assemblée. Qui peut encore la supporter ? Comme le disait Nietzsche : « Nous pourrions en effet penser, sentir, vouloir, nous souvenir ; nous pourrions également agir dans toutes les acceptions du terme, sans

avoir conscience de tout cela. (...) À quoi bon la conscience si elle est superflue pour l'essentiel de l'existence<sup>3</sup> ? »

La « grande tâche » n'est pas encore *réalisée*, bien sûr. Ici et là subsistent des esprits rebelles, des malades, des fous, ceux que Nietzsche encore appelait « hommes de surcroît », ces hommes de trop, ces hommes de peu, ces hommes distants, apatrides entre les frontières, solitaires parmi les foules, peut-être des écrivains, des philosophes, des artistes, dans les faits ou dans l'âme, qui n'osent même plus regarder le ciel — le contraste trop frappant du ciel avec ce restant du monde qu'on appelle encore, faute de mot, le monde.

Mais le jour où il ne restera plus qu'à s'occuper d'eux viendra. Et ce jour-là, en fait, on n'aura plus besoin de le faire : aucune loi humaine ne sera nécessaire, nul décret annonçant leur arrêt de mort : ils mourront simplement de faim. Ainsi, l'on pourra faire l'économie de leur extinction en invoquant une « loi naturelle »... Celle, par exemple, décrivant les vicissitudes d'un groupe d'individus qui, faute d'être convenablement adapté à son milieu, n'aurait plus *logiquement* qu'à dépérir. Car, que peut un homme seul contre une armée de soldats ou de policiers, contre tous ceux qu'on appelle les représentants de la loi ? Fuir ? Pour aller où ? « Il n'y a plus d'Amérique... » Pas un coin qui ne leur appartient, pas un coin où ils ne sont pas en train de s'adonner à leur cadastre, de préparer le terrain pour leur grand projet... Aucune politique, aucune science, aucune technique ne saura évidemment nous libérer du dégoût et de l'horreur que peut inspirer cette vie grégaire.

\*

---

3. Friedrich Nietzsche, *Le Gai Savoir*, traduit par A. Vialatte, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1950, p. 305-306.

*C'est alors, en ce péril extrême, que l'art s'approche de la volonté menacée, comme la fée qui sauve et qui guérit ; lui seul peut transformer ce dégoût pour l'horreur et l'absurdité de l'existence en images avec lesquelles on peut tolérer de vivre : je veux dire le sublime, qui est la domestication de l'horrible par l'art, et le comique, par lequel l'art nous soulage du dégoût causé par l'absurdité de l'existence<sup>4</sup>.*

Il est difficile de croire l'humain capable de se sortir de ce pas et de partager l'optimisme de Nietzsche, qui croyait en un « nihilisme classique », créateur de nouvelles valeurs et permettant de surmonter le dernier homme — l'humanité de « la grande tâche ». Mais, s'il n'est peut-être plus possible aujourd'hui d'écrire les fleurs et les oiseaux qu'à partir de l'aura désastreuse des guerres et des holocaustes, il faut parler aussi de ce qui nous tient en vie, nous retient de mourir. L'écrivain, même le plus sceptique, croit en la possibilité de raconter, de transmettre — de communiquer — une expérience singulière. Il est vrai qu'il accorde plus d'importance à la mise en forme de sa souffrance qu'à sa souffrance elle-même, qu'il consacre plus de temps à ses moyens qu'à ses résultats. Il est vrai aussi que les mots dont il se sert lui semblent toujours empruntés, gardent un vague parfum de recel ; il le sait, il est bien placé pour le savoir. Il est vrai que sa situation est absurde, vaine, et qu'il puise parfois, sinon souvent même, de l'orgueil à aligner ses formules en ne tenant compte que des effets esthétiques qu'ils pourraient produire. Il est vrai qu'il y a des

---

4. Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*, traduit par G. Bianquis, Paris, Gallimard, 1949, p. 55. Nietzsche écrit bien « soulage », comme on dit d'un sirop qu'il soulage la toux mais ne la guérit pas.

choses plus urgentes à faire qu'écrire<sup>5</sup>. Mais tout homme fait face à de tels remords. L'écrivain n'est pas un héros, c'est un conteur. Il élève sa faible voix. Par ce qu'il admire, par ce qu'il méprise, il ébauche les lignes fugitives d'une éthique. Personne n'est obligé de la suivre ou de la subir. C'est sa prétention : là où toutes les voix se confondent, là où tous les discours laborieux et savants échouent, il espère — désespérément — que ses valeurs, qui ne reposent sur rien (mais est-ce rien qu'une émotion, un sentiment, un dégoût ou un désir ?), puissent se glisser en un chuchotement dans le cœur des hommes.

Dans ce monde gouverné par des projets et des buts qui réduisent la vie à une suite d'actions interdépendantes et utiles, lui ravissant ainsi, pour le recouvrir et l'étouffer, tout son sens, l'art n'est pas un baume ou un simple enjolivement qui aide à en supporter la fadeur, mais bien la seule activité qui puisse nous redonner envie de la vivre : « l'art est le grand stimulant de la vie<sup>6</sup> ». L'art nous enseigne qu'un bruissement d'étoffe, un rai de lumière sur le parquet, le visage d'une vieille femme, toute chose qui ne méritera jamais d'appartenir à l'histoire universelle<sup>7</sup>, peuvent aussi devenir des événements, des événements qui ont la force de nous délivrer

---

5. « Écrire est évidemment sans importance, il n'importe pas d'écrire. C'est à partir de là que le rapport à l'écriture se décide. » Maurice Blanchot, *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 27.

6. Friedrich Nietzsche, *Le Crépuscule des idoles*, traduit par J.-C. Hémery, Paris, Gallimard, Œuvres complètes, tome VIII\*, 1974, p. 122.

7. « Un chant d'oiseau dans le parc de Montboissier, ou une brise chargée de l'odeur de réséda, sont évidemment des événements de moindre conséquence que les plus grandes dates de la Révolution et de l'Empire. Ils ont cependant inspiré à Chateaubriand, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, des pages d'une valeur infiniment plus grande. » (Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, Paris, Gallimard, tome I, 1927, p. 47)

---

du délire bruyant des hommes et de nous rapprocher de la pulsation sauvage de l'être. Car cette machination universelle, qui est peut-être elle-même inscrite dans nos gènes et qui nous pousse à devenir des êtres instinctifs, n'a rien à voir avec la sauvagerie : seul l'homme est un animal sauvage<sup>8</sup>. Seul l'homme peut vouloir le demeurer en préservant la distance qui le sépare de lui-même et qui l'égaré de ses buts. Il peut être ridicule que l'homme, contrairement aux animaux, dans l'exécution des gestes les plus banals, doive tout apprendre, mais c'est en même temps ce qui le préserve justement de l'automatisme bête et morne duquel il est facile d'imaginer qu'il ne puisse tirer aucun plaisir. C'est pourquoi il nous faut arriver à ménager cette distance, ce que fait l'art, uniquement pour conserver la possibilité de se perdre qui est à l'origine du plaisir et de la jouissance. Il nous faut vouloir être comiques et ridicules, être tragiques. Mais pour cela il nous faut aimer notre condition d'êtres mortels, il nous faut aimer, comme le disait encore Nietzsche, notre ignorance de l'avenir. Et si nous rêvons au bonheur, à des êtres ou à des pays — à quoi pourrait-on d'ailleurs rêver d'autre ? — il ne faut surtout jamais croire, puisqu'ils en ont la même fragilité, qu'ils sont d'une autre étoffe que celle des rêves.

L'unique pays auquel je crois est intime, caché, c'est celui du récit, celui qui endort les enfants, les fait rêver et leur donne du courage. Oui, je crois, comme Joë Bousquet, que « nos aspirations d'écrivain sont le pressentiment

---

8. Dans la mesure où leurs gestes semblent si bien ordonnés, réglés, répondre à des cycles, il est en effet paradoxal d'utiliser le terme de sauvagerie pour parler d'une existence aussi prévisible que celle des animaux. À la rigueur, nous sommes moins démunis devant un tigre que devant un homme armé.

---

d'une beauté ensevelie dans les choses<sup>9</sup> ». Je crois aussi, comme Peter Handke, que notre tâche, « dans ce monde apprêté de couleurs artificielles », est de « retrouver les couleurs vivifiantes d'une nature<sup>10</sup> ». Non pas la nature idyllique du pasteur, mais celle qui est là, ensevelie sous les chantiers et les ruines humaines. Et, je crois, contrairement à Hegel, pour qui « l'art était chose du passé », que seul l'art, mais un art intempestif, qui ne se contenterait pas d'être le simple « reflet de son temps », peut nous aider à surmonter le nihilisme où l'humanité est plongée depuis si longtemps. Même si je ne crois pas que l'art puisse sauver l'humanité elle-même mais seulement quelques hommes, car je sais que ma foi vient du désespoir et qu'elle n'est destinée qu'à s'écrire dans les marges de l'histoire.

---

9. Joë Bousquet, *Le Meneur de lune*, Paris, Albin Michel, 1989, p. 24.

10. « La nature c'est la seule chose que je puisse vous promettre — la seule promesse sûre. En elle, rien n'est "fait de" comme dans le monde des jouets, où on est toujours obligé de demander : "Et maintenant ?" Elle ne peut être refuge ni issue. Mais elle est le modèle et c'est elle qui donne la mesure : seulement, il faut la prendre tous les jours. » (Peter Handke, *Par les villages*, traduit par G.-A. Goldschmidt, Paris, Gallimard, p. 84-85)